et l'histoire des cortès de Cadix. Avant de se livrer à l'étude de l'histoire, l'auteur de ce livre s'était acquis une grande notoriété en publiant, sous le pseudonyme de Fray Gerundio, de spirituels pamphlets. L'histoire à laquelle il travaille depuis bien des années est, après l'ouvrage de Mariana, celle qui est en possession de la faveur publique. L'auteur y a déployé un grand talent, et a fait preuve d'une vraie aptitude d'historien. C'est surtout en ce qui concerne la guerre faite à l'Espagne par le premier Empire que l'ouvrage de M. Lafuente nous paraît inattaquable. Avec sa prolixité habituelle et avec une surabondance de détails dans lesquels ses lecteurs se complaisent moins que lui-même, M. Thiers nous a raconté cette histoire si dramatique et d'un si puissant intérêt. Guidé par je ne sais quel étroit sentiment de patriotisme ou même de chauvinisme, l'*historien national* a cherché à atténuer les fautes que l'impartiale histoire doit condamner sans réserve. Ainsi M. Thiers ne nous a pas fait assister à ce drame héroïque d'un peuple soulevé pour repousser l'envahisseur et dont l'énergie a triomphé des bataillons les mieux aguerris. On n'aurait qu'une idée imparfaite de cette lutte suprême, si l'on se bornait à lire les récits de l'écrivain français. L'historien espagnol a puisé à des sources qui sont restées fermées pour M. Thiers et ses émules. Il a consulté les souvenirs des généraux qui ont pris part à ces guerres; il a eu à sa disposition les bibliothèques de l'Espagne entière, et les archives du ministère des affaires étrangères n'ont pas eu de secrets pour lui. Voici, par exemple, l'appréciation que faisait, en 1804, du nouvel empereur, l'agent diplomatique de l'Espagne, M. Izquierdo, écrivant au trop célèbre *prince de la Paix :*

« Le caractère de l'homme, qui par lui-même s'est élevé jusqu'au trône, de celui que trente millions d'âmes entourent, de celui qui a dompté la grande nation et détruit la république, ne s'est point encore manifesté entièrement. Les événements le feront connaître. Vues étendues, idées profondes, conceptions politiques au delà du commun, occupent son esprit. Son cœur désire toute chose avec véhémence. Aigle, lion, renard à la fois, tout ce qui s'oppose à sa volonté est brisé ou obtenu par la ruse. Il soupçonne avec facilité, il méprise l'homme, il ne se sacrifie ni à l'amitié ni à l'amour; la douceur lui est inconnue. Il est ombrageux; la moindre contradiction, la plus petite divergence d'opinions l'irrite, l'inquiète : ou il rompt, ou il dissimule. Il n'oublie rien et se venge. »

Il serait curieux de rapprocher ce jugement de celui que portait, sur Napoléon Ier, un grand philosophe allemand, Fichte. Nous nous contentons d'indiquer ce parallèle à nos lecteurs.

Un critique contemporain a dit de M. Lafuente qu'il aurait dû se dépouiller des passions et des idées de son temps « pour comprendre avec entière liberté d'intelligence, pour reproduire avec toute vérité, les idées et les passions des âges écoulés. » Nous ne donnerons pas un semblable conseil au savant historien de l'Espagne, dont l'esprit sage et mesuré reçoit des louanges, même de ses adversaires. Ce n'est pas nous qui regretterons que M. Lafuente soit un homme de son temps et qu'il juge le passé en homme du XIXe siècle, étranger aux préjugés du moyen âge. Bien plutôt regretterions-nous parfois que l'auteur n'ait pas toujours complétement dépouillé le vieil homme. Quoi qu'il en soit de ces réserves, le livre de M. Lafuente est un monument historique élevé à la gloire de son pays.

Espagne (ÉTUDES SUR L'), par M. Antoine de Latour. Nous réunissons à dessein sous ce titre différents ouvrages dans lesquels M. Antoine de Latour, un des écrivains qui font le mieux connaître l'Espagne contemporaine, a étudié sous les aspects divers ce pays, où il a longtemps résidé, et qu'il aime et comprend mieux que tout autre. L'auteur de ces études, attaché aux princes de la maison d'Orléans qui se sont alliés à la couronne espagnole, a profité des loisirs que lui a fait cet exil tout volontaire, pour décrire, à mesure qu'il les parcourait, les diverses régions de la Péninsule, et s'imprégner plus fortement de la langue et des mœurs que ne peut le faire un simple voyageur.

On a certainement de très-bons ouvrages sur l'Espagne. Comme description, il est difficile de surpasser celui de Th. Gautier, *Tras los montes*, et les *Lettres* au directeur de la *Revue de Pavis*, de P. Mérimée. M. Guéroult, il y a une quinzaine d'années, a étudié en maître la situation politique de l'Espagne. Mais ce ne sont là, pour ainsi dire, que des côtés du sujet. Mme de Girardin disait très-spirituellement du voyage de Th. Gautier que, sans doute, pendant qu'il s'y promenait, les habitants s'étaient absentés. Le pittoresque écrivain a, en effet, décrit avec plus de soin le climat, les sites, les monuments, les tableaux, que les Espagnols eux-mêmes. M. de Latour, dans sa série d'études, s'est proposé d'examiner aussi bien les uns que les autres.

Cette série se compose de quatre ouvrages : *Séville et Andalousie* (Paris, 2 vol. 1855); la *Baie de Cadix* (1858, 1 vol.); *Tolède et les bords dn Tage* (1860, 1 vol.); l'*Espagne religieuse et littéraire* (1863, 1 vol.).

Elle renferme des études fort remarquables et qu'on chercherait vainement ailleurs. Moins pittoresque que l'auteur de *Tras los montes*, il a pénétré plus profondément l'Espagne; son ouvrage, plus savant aussi, est le fruit de plus longs loisirs. Il est bon de dire ici que les recherches littéraires sont difficiles dans ce pays indolent, où personne ne vous aide, où personne ne semble se soucier des immenses richesses enfouies dans les bibliothèques et les archives. Ce n'est que depuis quelques années que de savants littérateurs d'au delà des monts, réveillés par les recherches des érudits anglais, américains et français, ont enfin senti le désir de connaître leurs richesses aussi bien que les étrangers, et ont secoué l'apathie séculaire de leurs compatriotes.

M. de Latour ne s'est pas circonscrit dans le champ étroit d'un voyage; ses chapitres forment autant d'études séparées, écrites au jour le jour, suivant l'inspiration du lieu. L'Alcazar de Séville lui rappelle les sanglantes chroniques de don Pèdre et de Marie de Padilla; il transcrit de la *Chronique d'Ayala* l'histoire du meurtre de don Fadrique, le grand maître de Santiago. Il ne peut quitter l'Andalousie sans parler de ses poëtes; de là d'intéressantes études sur Herrera (le divin); sur Balthazar de l'Alcazar, le poëte facétieux du *Souper;* sur Guttière de Cétina, sur Jauregui, sur Rioja, sur Cespedès, à la fois peintre, poëte et érudit. On n'apprend pas sans intérêt qu'il y a Séville une magnifique bibliothèque, la *Colombine*, fondée par le fils de Christophe Colomb, Hernan Colon, de plus de 20,000 volumes et manuscrits rares, curieusement collectionnés par lui à Rome, à Venise, à Anvers, à Paris, qui lui coûtèrent toute sa fortune, et à qui il sacrifia sa vie entière. Ces deux volumes sur l'Andalousie contiennent, en outre, des chapitres sur Lope de Rueda, le fondateur du théâtre espagnol; une analyse de l'*Etoile de Séville*, de Lope de Vega; une étude sur Murillo et l'école andalouse. Ce sont des volumes pleins de faits et d'érudition. Les mœurs, les coutumes ont aussi leur large part, la religion surtout, les fêtes de la semaine sainte, du *Corpus Christi*, de la Fête-Dieu, tiennent une grande place dans ces études. M. de Latour est un catholique sincère, épris des pompes du catholicisme, et nulle part elles n'ont conservé autant d'éclat qu'en Espagne.

Le côté religieux est peut-être encore plus accentué dans son *Espagne religieuse et littéraire*. A la biographie enthousiaste qu'il avait faite de sainte Thérèse, dans son *Andalousie*, il fait succéder ici celle d'un frère Torribio, le Vincent de Paul de l'Espagne assez inconnu, quoiqu'il ait fondé un hospice d'enfants trouvés, et des peintures de couvent qui sont bien à leur place, mais dans lesquelles on désirerait sentir un souffle plus vif de l'esprit moderne. Le temps des contemplations est fini, et, pour l'Espagne plus que pour toute autre nation, il s'agit, non pas de se croiser les bras, mais de se mettre à l'œuvre. Ce n'est pas que le côté littéraire soit entièrement oublié dans ce volume; il y a des pages très-curieuses sur les œuvres dramatiques d'Eciso, un contemporain presque oublié du grand Lope; une excellente dissertation sur Corneille et Diamante, à propos du *Cid;* et surtout des chapitres très-intéressants sur *Roméo et Juliette*, le même sujet que celui de Shakspeare, traité par deux Espagnols : Rojas, *Les factions de Vérone*, et Lope de Vega, *Castelvins et Montes* (Capulets et Montaigus). Ni l'un ni l'autre n'avaient lu Shakspeare, antérieur de cinquante ans à Lope, et la comparaison de leurs œuvres avec celle du grand poëte anglais est pleine d'enseignements. Mais il faut dire que la persistance, dans ces études, de certaines idées religieuses gâte un peu le plaisir qu'on éprouve à les lire. Il est pénible d'entendre un homme de la valeur de M. de Latour dire, à propos de l'Inquisition : « Je suis convaincu que, pour se maintenir ainsi pendant des siècles, il faut qu'une institution de cette nature ait en elle sa raison d'être ! » Le volume se termine douloureusement par le récit du dernier *auto-da-fé* de Séville, où l'on voit des milliers d'hommes accourus de tous les points du pays pour assister au supplice d'une sorcière, la Beata Dolorès, pauvre folle qui, tout aveugle qu'elle était, pouvait broder et jouer de l'orgue; mêlant les pratiques pieuses à celles de l'imagination la plus dépravée, elle se faisait déshabiller et fouetter nue par ses confesseurs, pour avoir, disait-elle, des révélations d'en haut. Elle fut brûlée par l'Inquisition le 24 août 1781. De pareils faits, examinés de sang-froid, suffiraient pour convertir au Dieu des bonnes gens.

Quoi qu'il en soit de ce parti pris religieux, l'œuvre de M. Latour est une œuvre considérable, où l'on apprend à connaître et à estimer l'Espagne, et qu'on ne saurait lire sans fruit.

Espagne (L') contemporaine, ses progrès moraux et matériels au XIXe siècle, par M. Fernando Garrido (Bruxelles, 1862, in-8o). M. Garrido est un démocrate de la fraction la plus avancée, très-hostile aux Bourbons. Son livre pourtant n'est pas un pamphlet, et c'est une des meilleures études qui aient été faites sur la situation politique de l'Espagne. L'auteur l'a écrit en français et dans la libre Belgique, afin de n'être gêné par aucune contrainte dans l'exposition de ses idées. Il constate avec regret que l'Espagne, malgré les pages glorieuses de son histoire, l'éclat de sa littérature au XVIe et au XVIIe siècles, sa position géographique et la richesse de son sol, loin d'occuper parmi les nations le rang qui lui est dû, végète obscurément, à peu près inconnue de ses voisins. Pour les Allemands, c'est toujours la patrie de la chevalerie errante, du romantisme de Calderon et de Lope de Vega; pour les Français comme pour les Anglais, l'Afrique semble commencer aux Pyrénées; l'Espagne est toujours le pays du fanatisme, de la paresse, des voleurs à main armée, la mère patrie de l'Inquisition et des auto-da-fé. Cependant, il existe une Espagne nouvelle, réveillée de sa torpeur par l'invasion française de 1808, exécrée dans son principe, féconde dans ses résultats; une Espagne qui s'est enfin décidée à se mettre en mouvement, dont les progrès sont lents, sans doute, mais assurés. C'est pour faire comprendre ce mouvement, pour le faire toucher du doigt, que M. Garrido a écrit son livre. On peut puiser dans cet intéressant ouvrage les détails les plus complets et les plus authentiques, en même temps que les plus ignorés sur les progrès accomplis déjà ou en train de s'accomplir, et qui sont l'expression de la civilisation moderne. Nous ne pouvons nous appesantir sur ce côté du livre, qui offre une vue d'ensemble sur la situation matérielle, le commerce, l'agriculture, les chemins de fer, etc.; c'est une statistique complète présentée avec talent. Au point de vue politique, l'auteur est un adversaire de la maison régnante (d'Isabelle de Bourbon); sans que son livre dégénère en pamphlet, il la combat, d'une plume acérée, toutes les fois qu'il la rencontre sur son chemin et la signale comme la principale cause de l'abaissement et de la décadence de l'Espagne. Si le pays est en progrès, c'est malgré les Bourbons, et parce que les gouvernés valent mieux que les gouvernants. Nous résumerons ici ses conclusions :

Au temps où l'on croyait que le progrès consistait à créer l'unité par l'absorption, l'Espagne, au XVIe siècle, a approché du but plus près qu'aucune nation ne l'a fait depuis la chute de l'empire romain. Mais la force est impuissante à réaliser cette unité, et l'œuvre de Charles-Quint devait échouer comme ont échoué, avant lui, l'œuvre de Charlemagne, et après lui celle de Napoléon. Le rôle de l'Espagne, à l'époque de la Renaissance, son expansion prodigieuse au dehors, malgré l'exiguïté de sa population, attestent une énergie et un esprit d'entreprise qui devraient suffire, bien dirigés, pour la replacer au premier rang parmi les peuples d'Europe. Les efforts qu'elle a faits pour se régénérer au souffle des idées nouvelles, le chemin qu'elle a parcouru dans ces dernières années, montrent bien que la race ibérique n'a point dégénéré. Aussi est-elle appelée à jouer un rôle non moins important dans l'avenir, lorsqu'un nouvel ordre européen, en équilibrant les forces des diverses nationalités, constituera l'unité et l'harmonie que la conquête fut impuissante à réaliser.

M. Fernando Garrido ne pensait pas que la dynastie des Bourbons, ni les hommes dont elle s'entourait, pussent conduire l'Espagne à l'accomplissement de ses nouvelles destinées; il était dans le vrai, ainsi que l'ont montré les derniers événements.

Ce livre ne pouvait manquer de soulever une ardente polémique. Vivement attaqué par les organes réactionnaires de l'Espagne, il a été non moins chaleureusement défendu par la presse démocratique européenne et traduit en allemand dès sa publication. Mais si plusieurs publicistes ont contesté les conclusions de l'auteur, tout le monde a rendu justice à la sincérité de ses opinions, à l'exactitude de ses recherches et à l'habileté avec laquelle il a soutenu sa thèse. En 1866, une seconde édition de ce livre a été publiée en espagnol (Barcelone, 1 vol. gr. in-8o, avec des illustrations).

Espagne (L') sous Charles-Quint, Philippe II et Philippe III ou les **Osmanlis et la monarchie espagnole pendant le XVIe et le XVIIe siècle**, par Léopold Ranke, professeur à l'université de Berlin. C'est un des ouvrages qui font le plus d'honneur à la science historique de l'Allemagne. M. Ranke est depuis longtemps connu, non-seulement dans sa patrie, mais dans toute l'Europe; il est le chef de la nouvelle école historique d'outre-Rhin, qui a produit de si beaux travaux sur l'histoire de la Grèce, de Rome et des temps modernes; il a été le maître de Mommsen. M. Ranke a étudié les événements passés au point de vue philosophique; à une érudition variée, il a su unir beaucoup de sagacité pour comprendre les événements et de logique pour les grouper ensemble. Dans son *Histoire de la papauté*, il s'est principalement attaché à nous faire pénétrer dans la connaissance de l'esprit qui animait la cour de Rome, et, par suite, à nous initier aux causes de la grandeur et de la décadence du pouvoir temporel des papes. L'*Espagne sous Charles-Quint* est le complément de son ouvrage général, publié sous ce titre : *Princes et peuples de l'Europe méridionale pendant le XVIe et le XVIIe siècle*.

« La papauté, l'empire ottoman et la monarchie espagnole, dit son excellent traducteur, M. J.-B. Haiber, exerçaient, au XVIe siècle, une influence prépondérante en Europe. Après avoir exposé rapidement les causes et les progrès de cette prépondérance, M. Ranke nous fait assister à la révolution intérieure qui s'est opérée dans le sein de ces puissances, et nous présente le tableau des affaiblissements successifs qui ont amené leur décadence et leur ruine totale. Il nous fait comprendre ainsi pourquoi le pouvoir temporel des papes, si grand sous Grégoire VII et Innocent III, s'étend à peine aujourd'hui au delà des portes de Rome; pourquoi l'Espagne ne peut, en ce moment, comprimer les factions qui la déchirent (écrit en 1845); pourquoi l'empire ottoman n'est plus que l'ombre de lui-même, et n'attend que la rupture d'un équilibre maintenu avec tant de peine pour passer sous le joug de la Russie. C'est ainsi que M. Ranke nous donne la clef de la situation actuelle d'une partie de l'Europe, et nous fait entrevoir l'avenir prochain qui lui est réservé. »

M. Ranke, dans l'ouvrage qui nous occupe et qui ne comprend qu'un seul volume, n'a envisagé que l'empire ottoman, si florissant sous Soliman le Magnifique, si faible sous ses successeurs, et la monarchie espagnole, si puissante sous l'empereur Charles-Quint et si réduite sous Philippe III. Il nous fait pénétrer jusqu'aux causes intimes qui ont amené ces changements considérables, et, pour cela, il a donné le premier l'exemple de se servir des relations des ambassadeurs vénitiens, qui étaient aux aguets dans toutes les cours pour surprendre les secrets de la politique. Grâce à eux, nous avons les détails les plus précis sur le caractère de chaque prince et de ses ministres, sur l'armée, les finances et l'administration intérieure et extérieure de ses Etats. M. Ranke a su faire le plus heureux usage de ces relations; il en a trouvé 48 volumes à la Bibliothèque royale de Berlin et 4 à la Bibliothèque ducale de Gotha. La première édition de son ouvrage a paru en 1827, et, malgré les résultats plus complets de la critique moderne, malgré les abondantes ressources que les historiens ont eues depuis à leur disposition, le livre de M. Ranke est resté vrai, dans ses détails et dans ses conclusions. Il est impossible, en le lisant, de ne pas songer à Montesquieu et à son ouvrage sur la *Grandeur et la décadenee des Romains;* il y a peut-être moins de profondeur, mais on ne peut contester la véritable originalité des observations. Le style de l'historien allemand est simple et sobre, contrairement à l'habitude de ses compatriotes, même les plus distingués. Après avoir raconté la fondation de l'empire ottoman et montré la rivalité plus ou moins cachée du peuple conquérant et du peuple conquis, il explique comment tout ce qui a fait la force de l'empire ottoman, le caractère guerrier des sultans, l'intelligence politique des vizirs, la forte organisation des milices, principalement des janissaires, comment tout cela s'est affaibli peu à peu et a amené une décadence irrémédiable, sous Amurath IV. A l'autre extrémité de la Méditerranée, il a observé les mêmes faits dans l'histoire du peuple espagnol. Ses chapitres sur les rois Charles-Quint, Philippe II et Philippe III, sur le tableau de la cour, les différents ministres et l'influence de plus en plus prépondérante qu'ils ont exercée, sur l'administration intérieure de chaque Etat, les finances, les impôts, sont tous également remarquables, par la profonde justesse des observations et la déduction logique, saisissante que l'éminent historien en fait ressortir. Cet ouvrage n'intéresse pas seulement les érudits curieux de fouiller le passé, il intéresse avant tout les hommes d'Etat et les politiques, qui y pourront apprendre comment les Etats les plus florissants se perdent, quand ils ne sont pas solidement établis sur la justice et sur la liberté.

Espagne (ORDRE ROYAL D'), fondé par le roi Joseph-Napoléon, en 1809, pour s'attacher ses nouveaux sujets et récompenser ceux qui avaient rendu des services à sa cause. Il était à la fois civil et militaire et se divisait en trois classes. La décoration était une étoile à cinq rayons, émaillée de rouge, bordée et pommetée d'or. Un écusson d'or au centre portait un lion debout surmonté d'une couronne; l'écusson était lui-même entouré d'un cercle émaillé de bleu. Le ruban auquel se suspendait la décoration était rouge foncé. Lorsque Ferdinand VII fut rétabli sur le trône d'Espagne, l'ordre fut aboli.

ESPAGNE (Jean D'), théologien protestant français, né à Mizoen (Dauphiné) en 1591, mort à Londres en 1659. Après avoir exercé le ministère évangélique à Orange et en Hollande, il se rendit en Angleterre et jeta les fondements d'une église française à Westminster. Jean d'Espagne a publié un assez grand nombre d'ouvrages, qui eurent un grand succès lors de leur apparition, et où il donne la preuve d'une liberté de penser et d'un esprit critique fort rares chez les théologiens du XVIIe siècle. Nous citerons de lui : *Erreurs populaires ès poincts généraux qui concernent l'intelligence de la religion rapportées à leurs causes* (La Haye, 1639); la *Manducation du corps de Christ considérée dans ses principes* (La Haye, 1640); l'*Usage de l'oraison dominicale maintenu* (Londres, 1646); *Schibboleth* ou *Réformation de quelques passages ès versions françaises et anglaises de la Bible* (Londres, 1655); *Essais des merveilles de Dieu en l'harmonie des temps* (Londres, 1657-1668); *Examen de dix-sept maximes judaïques* (Londres, 1657, in-8o). Les *Œuvres complètes* de Jean d'Espagne ont été publiées à La Haye (1674, 2 vol. in-12). Elles ont été traduites en anglais et en allemand.

ESPAGNE (Jean-Louis-Brigitte, comte D'), général français, né à Auch en 1769, mort à Essling en 1809. Dès l'âge de quatorze ans, il s'enfuit du collége et s'engagea. Ramené sous le toit paternel, il entra de nouveau au régiment en 1787. Onze ans de service lui suffirent pour conquérir le grade de général de brigade (1797), et, huit ans plus tard, il était nommé général de division. Il fut en cette qualité envoyé en Italie, où il se distingua par ses talents administratifs et sa justice impartiale, autant que par sa bravoure et sa capacité militaire. La prise de Fra-Daviolo lui fit le plus grand honneur. En 1806, l'empereur l'appela à faire partie de la grande armée, et il conquit bientôt après le grade de grand officier de la Légion d'honneur et le titre de comte (1808). L'année suivante, il tomba mortellement blessé à Essling et expira dans l'île de Lobau. Le nom du général d'Espagne figure sur l'arc de triomphe de l'Etoile.

ESPAGNE ou **ESPAÑA** (don Carlos, comte D'), général espagnol, né en France, dans le comté de Foix, en 1775, mort en Navarre en 1839. Son vrai nom était *Espaigne*, et il le changea en celui d'España pour le faire accepter en Espagne, où il avait pris du service en 1792. Ses exploits contre les Français le naturalisèrent mieux que ce changement de nom et lui firent obtenir le grade de colonel en 1809, celui de maréchal de camp en 1811, avec le commandement général des troupes de la Vieille-Castille. Le premier, il entra dans Pampelune (1813). L'année suivante, il entra en France, se battit sous les murs de Bayonne, et fut presque aussitôt rappelé en Espagne, où il devint gouverneur de Tarragone. En 1820, il combattit la révolution et fut exilé à Majorque, dont les habitants le repoussèrent à cause de la réputation de rigueur, on peut dire de cruauté, qui l'y avait précédé; il se réfugia alors à Minorque, où il faillit être assassiné par le peuple ameuté. Devenu, en 1823, lieutenant général et l'un des chefs les plus ardents de la réaction, il contribua plus que personne au triomphe des absolutistes et fut créé vice-roi du royaume de Navarre. Après l'écrasement des patriotes libéraux, le comte d'Espagne devint un des champions du parti apostolique, et jouit d'une grande faveur auprès du roi Ferdinand VII, qui le nomma grand-croix de l'ordre de Charles III, capitaine général de l'Aragon, commandant général de la garde royale et grand d'Espagne de première classe (1826). Peu de temps auparavant (1825), le roi l'avait chargé d'étouffer la révolte fomentée dans la Catalogne et l'Aragon par le général Georges Bessière. Le comte y parvint par son moyen familier, c'est-à-dire en versant à flots le sang des rebelles. Il en fut récompensé, en 1827, par une sorte d'autorité souveraine qu'on lui accorda en Catalogne, belle occasion de se montrer plus énergique que jamais et de mériter de nouvelles récompenses. Jamais despote ne se montra plus cruellement tyrannique que d'Espagne : il essaya d'exterminer les opposants et en fit tant dans cette voie qu'il contraignit le gouvernement à le rappeler (1832). Peu après, Ferdinand VII étant mort, il se déclara en faveur de don Carlos. Pour échapper à la fureur du peuple, il dut se réfugier en France, malgré l'horreur qu'il avait toujours affichée pour son pays natal (1835). Il fut interné, à Lille, d'où il s'échappa en 1838, revint secrètement en Espagne, rejoignit Cabrera en Aragon, y ameuta les carlistes et semblait sur le point de triompher, lorsqu'il fut assassiné par des dissidents de son parti. L'un des siens, nommé Balta, l'étrangla de ses propres mains et jeta son corps dans la Segre, près de la frontière française.

ESPAGNE (Louis et Charles D'), célèbres hommes de guerre. V. LA CERDA.

ESPAGNE (le grand cardinal D'), prélat espagnol. V. MENDOZA.

ESPAGNET (Jean D'), magistrat et alchimiste français qui vivait au XVIIe siècle. Il était président au parlement de Bordeaux, ce qui ne l'empêchait pas de se livrer au grand œuvre avec une passion fougueuse. Il a écrit deux petits traités qui furent longtemps les manuels obligés de tout chercheur de la pierre philosophale : *Enchiridion physicæ restitutæ* (Paris, 1651, in-8o), ouvrage auquel aucune gloire n'a manqué : réimpressions, traductions, commentaires plus longs que le texte; *Arcanum hermeticæ philosophiæ*, ouvrage où le savant magistrat de Bordeaux révèle, en termes naturellement fort obscurs, ce grand secret qu'il n'a jamais connu. Ce second livre a reçu les mêmes honneurs que le précédent et lui est souvent réuni. On doit à Espagnet, dans un autre genre, un *Traité de l'instruction du ieune prince*, où l'auteur fixe à six le nombre des vertus nécessaires aux gouvernants. D'Espagnet était un magistrat intègre, mais sévère à l'excès pour les malheureux sorciers. Il fut l'associé du conseiller de Lancre dans la guerre terrible que celui-ci fit à de malheureux habitants des Landes et des Pyrénées, accusés de relations criminelles avec le diable.

ESPAGNIN s. m. (è-spa-gnain; *gn* mll. — rad. *Espagne*). Vitic. Variété de raisin probablement importée d'Espagne en France.

ESPAGNOL, OLE s. (è-spa-gnol; *gn* mll.). Habitant de l'Espagne : *Les fiers* ESPAGNOLS.

— *A l'espagnole*, A la mode espagnole, à la manière des Espagnols : *Vivre à l'*ESPAGNOLE. *On se marie en Espagne* À L'ESPAGNOLE *et comme on veut; mais on se marie en France à la française, raisonnablement et comme on peut.* (Balz.)

— Pop. *Avoir le ventre à l'espagnole*, Avoir le ventre vide. Se dit par allusion à l'extrême sobriété des Espagnols.

— s. m. Langue parlée en Espagne.

— s. f. Art culin. Sorte de coulis préparé d'avance, que l'on introduit dans diverses sauces.

— Adjectiv. Qui appartient à l'Espagne ou à ses habitants : *Mœurs* ESPAGNOLES. *Femme* ESPAGNOLE. *Soldats* ESPAGNOLS. *Langue* ESPAGNOLE. *Les dames* ESPAGNOLES *du nouveau monde aiment le chocolat jusqu'à la fureur, au point qu'elles s'en font quelquefois apporter à l'église.* (Brill.-Sav.)

— **Encycl.** Linguist. La langue *espagnole* appartient au groupe des langues de la race latine; elle dérive du roman, c'est-à-dire du latin corrompu des âges intermédiaires, comme le français, l'italien, le portugais et les dialectes parlés encore dans le midi de la France. La longue durée des institutions romaines, que l'Espagne s'assimila plus complétement que toute autre nation de l'Europe, l'établissement plus solide aussi de l'Eglise, qui continua les traditions littéraires de Rome, rapprochèrent l'*espagnol* du latin plus que l'italien lui-même; la conquête arabe, si longtemps persistante, lui ajouta un caractère tout particulier, et lui donna un peu de la couleur et de la pompe orientales. Romane et arabe, telle est sa double physionomie.

Le rêve des savants appliqués à l'étude de l'histoire des langues est de trouver l'idiome primitif, autochtone, plus ou moins barbare, qui, par des adjonctions successives, est devenu une langue riche et fortement constituée. Ainsi, pour la France, on a recherché les idiomes des premiers habitants de la Gaule; ainsi, pour l'Italie, de savants philologues se sont efforcés, s'efforcent encore de retrouver un dialecte italien, contemporain et indépendant du latin; c'est l'illusion si victorieusement réfutée par Bembo et Muratori. Il en a été de même pour l'Espagne; les linguistes ont cru voir l'origine de sa langue dans le cantabre ou vieil *espagnol*, dialecte dont il reste à peine quelques racines, et ont défini l'*espagnol* « une langue originale qui, à travers les siècles, a perdu une grande quantité de ses mots et en a gagné d'autres. » (Piferer). Autant vaudrait dire qu'un ruisseau ignoré s'assimile un grand fleuve en y mêlant ses eaux. D'autres, plus audacieux encore, se fondant sur ce que Mariana dit des colons ibériens peuplant la Sicile et l'Italie avant l'arrivée d'Enée dans le Latium, ont avancé que c'était le latin qu'on devait considérer comme un dérivé de l'*espagnol!*

Faire l'histoire d'une langue, c'est faire l'histoire d'un pays; car chaque bouleversement, chaque commotion sociale, chaque invasion avec ses institutions nouvelles, ses hommes nouveaux, apporte à la langue primitive de nouveaux éléments. Au moment de la conquête romaine, quel était l'idiome dominant en Espagne? Il serait difficile de le préciser. Les Phéniciens, les Grecs, les Carthaginois avaient fondé sur les côtes quelques établissements; mais c'étaient plutôt ce que l'on appellerait aujourd'hui des comptoirs commerciaux que des colonies; ils n'ont pu implanter leurs langues que d'une façon tout à fait partielle et locale. Les Ibères au sud, les Cantabres au nord, parlaient deux langues distinctes, et il n'est resté du cantabre ou vieil *espagnol* que quelques fragments de chants populaires. L'établissement des Celtes produisit par sa fusion comme une nation nouvelle, celle des Celtibères, et l'on considère le basque comme un dérivé de leur langue primitive; mais l'*espagnol* doit à peine quelques mots au basque. Il faut donc arriver à la domination romaine pour trouver un commencement d'unité dans la langue.

On sait avec quel éclat la littérature latine fut cultivée en Espagne : les plus grands poëtes romains de la décadence, Sénèque, Martial, Lucain, Silius Italicus sont Espagnols; Trajan est Espagnol; Espagnols aussi Quintilien, Columelle, Florus, Pomponius Mela, noms illustres auxquels il faudrait ajouter encore les grands écrivains de l'Eglise latine-espagnole, Isidore, Ildefonse, Wamba, Pélage. Le latin était si familier alors en Espagne, qu'il y avait à Cordoue, à Bilbilis, des écoles de poésie et des puristes. Les six cents ans de domination romaine durent donc laisser des traces bien profondes dans la langue du pays, la romaniser presque entièrement; mais, à côté du latin littéraire, langage des hautes classes, il se formait nécessairement dans le peuple un latin vulgaire, mélange des dialectes primitifs et de la langue des vainqueurs. A cette époque, on pouvait compter une dizaine de langues en Espagne : le vieil *espagnol* ou cantabre, le grec, le latin, l'arabe, le chaldéen, l'hébreu, le celtibérien, le valencien et le catalan. Le cantabre subsistait dans les recoins perdus des sierras; l'hébreu et le chaldéen étaient parlés par les juifs, déjà nombreux dans la Péninsule; le valencien et le catalan ont subsisté longtemps encore après la formation de la langue *espagnole*, et n'étaient, du reste, que des rameaux de l'idiome dominant, de véritables patois latins. Même après la chute de l'empire, le latin reste en honneur en Espagne, grâce à l'action puissante de l'Eglise. « Quelque chose, dit M. Villemain, a dû rendre le latin plus puissant et plus durable en Espagne que partout ailleurs: c'est le pouvoir et l'action législative des évêques. Dès le VIe siècle, vous voyez régulièrement établies en Espagne des assemblées épiscopales où se discutaient des lois civiles. Ces conciles politiques parlaient latin beaucoup mieux, sans doute, que les barons et les grands vassaux de Charlemagne; le latin était la langue unique de l'Eglise. Or plus l'homme qui parlait latin avait d'influence, plus les formes du latin se perpétuaient dans la nation. » Les invasions, qui plongèrent dans des ténèbres épaisses tout le reste de l'Europe, épargnèrent cette civilisation naissante; ce fut à peine un temps d'arrêt. Les Goths qui entrèrent en Espagne et qui s'y fixèrent étaient les plus doux et les plus humains des barbares, les plus aptes à se civiliser. Ils adoptèrent les mœurs et la langue des vaincus plus qu'ils n'imposèrent les leurs, et se contentèrent d'introduire dans la langue les mots particuliers à leurs constitutions féodales, aux armes et aux coutumes germaines.

La conquête arabe laissa des traces plus profondes. Pendant que cette nation nouvelle, plus civilisée à certains égards, envahissait presque toute la Péninsule, la nationalité espagnole se réfugiait dans un coin des Asturies. Le goût littéraire se perd, le pur langage de Rome est oublié. Cependant l'effet naturel de la conquête arabe fut de resserrer les liens nationaux. Suivant la remarque judicieuse d'Augustin Thierry, enfermés dans ce coin de terre qui, pour eux, était toute la patrie, Goths et Romains, vainqueurs et vaincus, étrangers et indigènes, maîtres et esclaves, réunis par le malheur, oublièrent leurs antiques haines, leurs castes, leurs distinctions : il n'y eut plus qu'un nom, une loi, un Etat, une langue; l'exil les avait faits tous égaux. Mais les Maures n'en continuaient pas moins à couvrir l'Espagne de leur architecture originale, d'ouvrir à la nation subjuguée des voies nouvelles dans l'industrie, dans les arts et dans les sciences. Un immense courant d'idées s'établit entre les deux peuples; on peut en juger l'effet matériel en songeant que l'on trouve de cette époque des manuscrits arabes tracés en caractères *espagnols* et, par contre, des ouvrages *espagnols* écrits en caractères arabes. Les premiers monuments de la langue *espagnole* attestent cette énorme influence des Maures; le *Romancero* a la tournure et la couleur des chants arabes; le *Comte Lucanor* n'est souvent qu'une traduction des contes et des apologues orientaux.

La langue *espagnole*, le romanzo, comme on l'appelait au XIe et au XIIe siècle, se forma de ces éléments si divers. Lorsque, dans sa *Grammaire comparée des langues du Midi*, M. Raynouard définit le roman « une langue intermédiaire dont le type a fourni les éléments et les formes de nos idiomes actuels, » cette judicieuse définition, absolument vraie pour le français, l'italien et le portugais, l'est surtout pour l'*espagnol*. Aucune autre langue, par les raisons que nous avons exposées plus haut, ne doit plus au latin, et, par conséquent, au roman, qui en fut la corruption. En abordant le détail du vocabulaire, on trouve les mots romans à peine altérés dans la langue *espagnole*. Ainsi l'article est absolument le même :

Masc. *El, lo, del, de lo, a el, a lo; los, de los, à los.*

Fém. *La, de la, a la; las, de las, a las.*

L'*o* roman est toujours changé en *ue*. Dans les substantifs, *poblo*, peuple, devient *pueblo; morte*, mort, *muerte; forza*, force, *fuerza; prova*, preuve, *prueva; dona*, dame, *dueña.* Dans les adjectifs, *bono*, bon, *bueno; novo*, neuf, *nuevo; fort, fuerte; nostre, nuestro.* L'*ue* était si bien l'équivalent de l'*o*, que, dans les anciens poëmes, celui du *Cid*, par exemple, *ue* et *o* sont considérés comme des syllabes assonantes, et, par conséquent, suivant la prosodie espagnole, suffisantes pour rimer.

En poursuivant, on trouve que, dans la langue *espagnole*, l'altération du roman a consisté à placer un *i* devant l'*e;* ainsi : *tenebras* devient *tinieblas; bisneto, bisnieto; juramento, juramiento; tempo, tiempo; aberto, abierto; encuberto, encubierto; destro, diestro.* Les mots en *ent*, qui depuis se sont terminés en *ente* ou en *ento*, se retrouvent sans changement dans la langue du XIIe et du XIIIe siècle. Les mots en *ion*, en *or*, sont romans, et tous encore reconnaissables, sans changement. Les mots en *tat*, dont nous avons fait en français nos mots en *té*, se retrouvent dans l'*espagnol* avec le *t* changé en *d;* ainsi : *antiquitat, antiguedad; auctoritat, autoridad; beltat, beldad; bontat, bondad; ciutat, ciudad; magestat, magestad*, etc. Mais, dans l'ancien *espagnol*, le *t* avait subsisté, et M. Raynouard remarque que, dans le vieux français, on écrivait *bontet, magestet, citet*, etc. Les mots romans en *es*, dont nous avons fait nos mots en *ois* ou en *is*, comme *marques*, marquis; *mes*, mois; *arnes*, harnois, sont restés identiques en *espagnol*. Dans un certain nombre de mots, l'altération du roman a consisté dans une aspiration que les Espagnols doivent probablement aux Arabes. Ainsi le *f* roman est souvent changé en *h : fechos*, faits, *hechos; facere, hacer; ferro, hierro; fidel, hiel; filio, hijo, fabular, hablar.* Le *c* et le *p* devant *l* deviennent un *l* redoublé : *clamare, llamar, clave, llave; pleno, lleno.* Au lieu d'être initiale, comme dans ces exemples, l'altération est parfois finale; ainsi : l'*homo* latin, *hom* en roman, fait *hombre* en *espagnol; fames, fam, hambre; nomen, nom, nombre; lumen, lum, lumbre.*

Ces altérations de la langue romane étaient comptées pour si peu de chose par les vieux auteurs *espagnols*, qu'ils déclarent presque toujours, au début de leur œuvre, qu'ils écrivent en roman. Ainsi le vieux poëte Berceo :

Quiero fer la pasion del sennor sant Laurent
En *romaz*, que la pueda saber toda la gent.

« Je veux faire la passion du seigneur saint Laurent en *roman*, afin que la puisse entendre tout le monde. »

Quiero en mi vejez, magner so ya cansado,
De esta santa Virgen romanzar su dictado.

« Je veux en ma vieillesse, encore que je sois bien fatigué, de cette sainte Vierge *romancer* le récit. »

Quiero fer una prosa en roman paladino,
En qual suele el pueblo fablar a su vecino.

« Je veux faire une prose en *roman* paladin, langue que le peuple a coutume de parler à son voisin. »

Tel est le début de trois curieux poëmes : le *Martyre de saint Laurent*, les *Louanges de Notre-Dame* et la *Vie de santo Domingo de Silos*. M. Raynouard cite du même poëte et d'un autre du même siècle, un peu postérieur, Lorenzo Segura de Astorga, à qui l'on doit le poëme d'*Alexandre*, des vers *espagnols* que l'on croirait extraits d'un poëme roman.

Toute cette discussion serait assurément oiseuse si, depuis, la langue *espagnole* avait éprouvé de grands changements; mais elle a subsisté sans modification un peu importante. Pour achever de le démontrer, nous allons mettre en regard un fragment de Calderon, c'est-à-dire d'un des plus purs écrivains du grand siècle littéraire de l'Espagne, et une traduction en roman qu'en a faite M. Raynouard. La différence est à peine sensible :

Cuentan de un sabio que un dia
Tan pobre e misero estaba
Que solo se sustentaba
De unas hierbas que cogia.
¿ « Habra otro, entre si decia,
Mas triste y pobre que yo? »
Y quando el rostro volvio,
Hallo la repuesta, viendo
Que iba otro sabio cogiendo
Las hojas qu'el arrojo.

Contan de un savi que un dia
Tan pobres e mesquis estava
Que sol se sustentava
De unas herbas que coglia.
« Aura altre, entre si dezia,
Mas trists et paubres que ieu? »
E quant el vis volvet,
Trobet la risposta, vezen
Que anava oltre savi, coglien
Las folhas que el gitet.

Ce joli conte est tiré de *La vie est un songe*, un des plus beaux drames religieux de Calderon. En voici la traduction : « On conte d'un sage qu'un jour, si pauvre et misérable était, que seulement se sustentait de quelques herbes qu'il cueillait. « En est-il un autre, disait-» il en lui-même, plus malheureux et plus » pauvre que moi ? » Et quand la tête il tourna, trouva la réponse en voyant qu'il y avait un autre sage recueillant les feuilles qu'il rejetait! »

D'après un calcul qui a été souvent reproduit, en supposant la langue *espagnole* formée de cent parties, on peut en assigner soixante dérivées du latin, dix du grec, dix de l'arabe et de l'hébreu, dix de l'idiome des Goths, dix enfin de l'italien, de l'allemand, du français et des mots nouveaux importés des Indes orientales ou occidentales. Mais M. de Puybusque déclare ce calcul inexact pour le latin; cette langue a, en effet, donné à l'*espagnol* un nombre de mots bien plus considérable. Nous croyons, en outre, que l'arabe entre pour plus d'un dixième dans la formation de la langue *espagnole*. Il est facile, en effet, de constater que beaucoup de mots afférents aux arts et aux sciences, très-cultivés déjà par les Maures, dérivent de l'arabe; il en est de même des titres appliqués aux fonctions : *alcalde, el caïd; alguacil, el ghazi.* Beaucoup de mots nous sont venus à nous-mêmes de l'arabe, en passant par l'*espagnol : soufre, azur, safran, zénith, nadir, hallali, alambic, algèbre, élixir, talisman, bazar*, etc. Ce qui prouve encore mieux l'influence mauresque dans la langue *espagnole*, c'est que, pour exprimer une même chose, on a souvent le choix entre deux termes, l'un *espagnol*, l'autre arabe; tels sont : *palacio* et *alcazar; palo* et *baston; alcalde* et *gobernador; aceite* et *oleo* (huile); *soga* et *cuerda* (corde); *laud* et *lyra* (lyre, luth); *ataud* et *feretro* (cercueil); *alabar* et *elogiar* (louer); *izquierdo* et *siniestro* (gauche); *alfombra* et